

Festival international du film sur l'art L'artiste et le public

Luc Chaput

Numéro 278, mai-juin 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66560ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chaput, L. (2012). Festival international du film sur l'art : l'artiste et le public. *Séquences*, (278), 4–4.

Festival international du film sur l'art

L'artiste et le public

Depuis 30 ans, René Rozon et son équipe du FIFA ont fait de Montréal un rendez-vous majeur sur le plan international dans la diffusion du film sur l'art (lire à ce sujet l'entrevue dans le numéro précédent de cette revue, p.12-13). Tentant de couvrir tous les secteurs de l'art, y compris certains plus pointus qui peuvent ne pas être considérés comme des pratiques artistiques par certains, le festival présente donc, comme chaque année, un très large éventail d'œuvres, traitant entre autres du rapport entre l'artiste, son œuvre et les spectateurs.

Luc Chaput



Colouring Light

Le jury a eu raison de donner le Prix pour les arts du design à **Colouring Light: Brian Clarke – An Artist Apart**. Mark Kidel, par son portrait précis et empathique de l'artiste britannique Brian Clarke, nous fait parcourir l'histoire de la Grande-Bretagne depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, en montrant ce qu'un spécialiste du vitrail peut faire pour améliorer l'environnement urbain de ses compatriotes, que ce soit par des verrières sur des rues marchandes ou des fenêtres irradiant la couleur ornant une abbaye en Suisse. Clarke est un de ceux qui ont redéfini le vitrail, employant le plomb (hier structure) comme ligne tournicotant dans la pâte de verre, et ce, en travaillant avec des artisans verriers aussi intéressés à donner d'autres possibilités à ce moyen de transmettre le beau par le biais d'une plaque inerte et transparente.

Déjà l'an dernier, nous avons eu droit à un essai biographique complet sur Niki de Saint-Phalle, sculptrice française spécialiste des *Nanas* et compagne du sculpteur suisse Jean Tinguely. Son compatriote Thomas Thümena a gagné cette année le prix du portrait pour **Tinguely**, biographie foisonnante, vingt ans après sa mort, de ce spécialiste de machines à première vue inutiles, faites d'éléments de carcasses métalliques et de moteurs pétaradants. À côté de témoignages contradictoires sur l'appétit de vivre et l'intérêt de cet homme, qui était un adepte des voitures ultrarapides et des

courses de Formule 1, le cinéaste inclut des documents d'archives, journaux télévisés, reportages où l'on voit l'étonnement du public sur la voie publique, dans des expositions ou des foires devant ces trucs plus ou moins gigantesques et semblant mal construits qui ne produisent que du bruit, de la fumée et suscitent rires et rictus de la part des enfants ou des adultes spectateurs. Une de ses sculptures ambulantes fit d'ailleurs partie de son cortège funèbre à Fribourg et ses concitoyens ne semblaient pas étonnés outre mesure de cette présence incongrue.

En Émilie-Romagne, dans la petite ville de Formigine, se réunissent à intervalles réguliers de jeunes musiciens pour répéter et interpréter des œuvres orchestrales de musique classique, et ce sans chef d'orchestre et en utilisant souvent des instruments anciens. Le réalisateur Gérard Caillat, dans *La Spira*, nous fait partager le quotidien de ce groupe, *Spira Mirabilis*, où il apparaît que le premier violon, Lorenza Borrani, a pris malgré tout un ascendant dans ces discussions musicologiques aux résultats probants dans des concerts programmés en Italie ou ailleurs en Europe. Le groupe est aussi adepte de concerts improvisés sur la place publique dont le film nous donne quelques exemples. Pour avoir donné voix au chapitre à ce questionnement intelligent sur la structure de l'orchestre, le film a gagné le Prix de l'œuvre éducative. Le Prix du meilleur essai a été décerné aussi avec justesse à *Voyage au bout de Céline* de Jean-Baptiste Péretié, cours magnifiquement magistral sur l'histoire des idées en France entre 1914 et 1945 et sur comment un auteur, brillant par moments et génial au moins dans une œuvre, s'y embourbe pour ne plus pouvoir se dépêtrer de ses contradictions et de ses formules qui disent si bien le fond de sa pensée délétère.

Un Franco-Polonais, ancien affichiste et illustrateur, décide de peindre les chiffres un à un, l'un à la suite de l'autre, dans une série intitulée *1965/1 à infini* en blanc sur fond noir pour montrer concrètement le passage du temps. La couleur blanche est aussi rajoutée minutieusement petit à petit sur le fond noir pour chaque nouvelle toile de cette série qui dura quarante-cinq ans à raison de cinq par année. Roman Opalka prenait à intervalles réguliers une photo format passeport de lui-même où la blancheur prenait aussi de plus en plus de place. Le cinéaste Andrzej Sapija, dans *Opalka — One Life, One Oeuvre*, rencontre donc cet artiste en fin de parcours d'une vie où l'œuvre a pris une importance primordiale et nous donne des pistes qui permettent de comprendre mieux cet acharnement sibyllin et le jury lui a donc décerné le Grand Prix. *Séquences* reviendra lors de leurs sorties sur d'autres films, tel *Frédéric Back: Grandeur nature* de Phil Comeau, gagnant du Prix du public.